

**DE LA POSTURE DE L'ÉLÈVE À
L'IMPOSTURE DU PROFESSEUR :
L'INDIFFÉRENCE ÉTAIT PRESQUE PARFAITE**

Odile GRIMBERT
Collège de Provin

Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais.
Molière, *L'avare*.
(acte IV, sc.7 – Harpagon)

« On m'assassine dans l'honneur » : L'autre fou ne sait pas ce que veulent ses enfants, il ne comprend rien à ce qui se passe autour de lui... Comme lui cette année, j'ai crié : « On m'assassine, je suis tuée dans l'honneur, dans la dignité » quand j'ai entendu des élèves me dire : « Bouge ta main, elle pue », « Je vais lui faire bouffer ses lunettes à cette grosse pétasse de prof. ». Je n'étais pourtant pas dans un établissement « difficile ». Non, c'était un petit collège de campagne, réputé tranquille, où la violence a encore l'éclat de la douleur, parce qu'elle ne ressemble pas au quotidien. C'est dans ces murs où pas une brique ne dépasse que j'ai essayé de remplir une partie de mon contrat avec l'Education Nationale qui a eu la brillante idée de m'éclater sur deux postes : au collège (14 heures) et au lycée (3 heures).

Une année désastreuse : Nul ne peut parler du désastre sans avoir le sentiment que s'il a encore quelque chose à dire, c'est qu'il n'est pas dans un malheur absolu. Mon malheur est aussi ridicule que celui d'Harpagon. Je ne peux l'exprimer que dans une écriture troublée, éclatée, ignorant mes maîtres.

Archéologie du savoir 1.

Je me demande maintenant ce qui a bien pu m'échapper, ce que je n'ai pas compris, ce que je ne sais toujours pas... On a commencé par m'apprendre ce métier

à l'IUFM. On m'a dit des trucs pour gérer une classe. Comment ne pas tourner le dos aux élèves (comme s'ils étaient des assassins ou des sauvages). On m'a dit qu'il fallait toujours réagir quand il se passait quelque chose, même si c'était injuste. On m'a dit de faire des fiches d'exercices différenciés afin de gérer l'hétérogénéité de ma classe (afin que tous aient quelque chose à se mettre sous la dent). On m'a dit qu'il ne fallait pas laisser les élèves s'ennuyer, sinon c'était la pagaille. On m'a dit comment il fallait faire. J'ai bien écouté, j'ai tout entendu, et j'ai commencé à bricoler.

En cours, avec la 4^{ème} B : On corrige un exercice sur les comparaisons. Les élèves sont agités, mais suivent néanmoins la correction. La première partie de l'exercice est simple, tous proposent en même temps la réponse. Les digues de la communication sont brisées, on ne s'entend plus. Mickaël a l'habitude de se lever quand il veut donner la réponse. C'est sur lui que mon attention se focalise et je lui dis sèchement : « je ne t'ai pas invité à prendre la parole alors tu te tais ! ».

« Ma liberté s'arrête là où commence celle d'autrui ! ». C'est la réplique de Céline à mon intervention. C'est la première fois qu'un élève me défie autrement qu'avec des cris, des hurlements, des insultes et des menaces. D'habitude, on ne parle pas : les élèves transgressent la règle, moi, j'applique le règlement. Quand je veux leur expliquer la valeur de ces règles et les principes de mon autorité, Lambert tombe de sa chaise, dit qu'il s'est fait mal et tout le monde rit.

« Prendre la parole » et « être invité à parler », il m'a toujours semblé que cela devait être la même chose ! Mais Céline n'est pas tout à fait de mon avis. Mickaël m'a interrompue, il m'avait coupée. Ou bien il avait parlé, et sa parole n'avait pas trouvé de place. Elle n'avait pas fait face, je ne l'ai pas entendue, elle n'avait eu qu'un témoin : Céline. Ça se passe souvent comme ça, dans mes cours. Pour moi, comme pour mes élèves, fatigués ou bienveillants nous ne nous entendons pas...

J'oublie très vite la réponse de Mickaël, et je me penche sur l'intervention de Céline.

– Où est-ce que tu as appris ça ?

– En Education Civique, me répond Céline, fière d'avoir pu enfin me prouver qu'elle sait apprendre des leçons, qu'elle est une « bonne élève » et que je-me-trompe-sur-son-compte-depuis-le-début ! J'ai en effet eu l'audace de lui avoir mis 11/20 au dernier devoir. Or Céline ne comprend pas comment elle peut avoir une note aussi décevante puisqu'elle a toujours été « une bonne élève ».

Je me trompe sur le compte de Céline. Elle est en effet intelligente et sensible, mais je ne suis pas en mesure de la reconnaître. Depuis des mois maintenant, je ne reconnais plus rien.

Archéologie du savoir 2.

Je ne sais plus ce qu'est « un bon élève ». Je découvre maintenant que je ne le savais pas. Pour le maître de stage qui m'a accompagnée l'année dernière dans ma formation, les adjectifs « bon » et « mauvais » sont impropres. De même le mot

« élève ». Ils sont trop stéréotypés. Il faut dire « les enfants ». J'ai corrigé mon langage, je me suis surveillée, j'ai coupé les mots et les expressions qui pouvaient heurter la sensibilité de mon maître de stage. Je me suis mutilée.

« Quand j'ai affaire à cet adulte singulier qui est l'enseignant, je sais que je peux m'élever jusqu'à sa hauteur et je peux le dépasser dans son expertise. C'est pour cela que les enfants et les adolescents nous les appelons – des élèves – ». Bernard Defrance, *Les Entretiens Nathan*, publiés sur Internet.

Mon maître de stage m'a donc fait comprendre, lors de notre premier entretien, que je ne devais pas employer ces termes. Il m'a conseillée ensuite de faire une interrogation écrite dès la deuxième séance, afin de répartir les élèves de ma classe dans deux groupes, pour l'heure de module. La constitution de ces groupes ne devait donc pas être aléatoire, mais reposer sur une évaluation, instrument de mesure que je connais encore très mal. J'ai remarqué que des élèves avaient beaucoup de facilité pour répondre aux questions ou aux problèmes posés, d'autres en revanche semblaient avoir plus de difficultés. Pour contourner la censure du maître de stage, j'ai alors mis en place le système suivant : pour parler des « mauvais élèves », j'employais l'expression « élèves en difficulté » ; pour les autres j'employais leur prénom, car mon maître de stage les connaissait bien, et me parlait d'eux en les nommant.

Quand Mickaël, que je considère comme « un élève en difficulté », me prouve qu'il me comprend parfaitement, et qu'il peut me répondre, je préfère qu'il se taise. Son intervention vient brouiller mes repères. Je laisse à sa place des « insolents » réciter des aphorismes sur la Liberté, ce mot qu'il faut vivre et non pas seulement dire, et qui se vit autrement que comme le résultat d'une discordance d'abîmes (moi-et-les-autres). Je ne le supporte pas ce mot quand il fait, dans la bouche de Céline, l'écho de leur professeur d'Histoire-Géo.

Me voilà donc confrontée à la parole du professeur d'Histoire ! Que puis-je répondre, quelle est ma responsabilité dans le savoir qui circule autour de moi, et qui vient faire disjoncter un cours que j'avais si bien préparé ?

Je m'appuie sur la première citation que le mot « liberté » m'inspire :

– Bon ! Alors vous allez m'expliquer pourquoi il est dit dans la *Déclaration des droits de l'homme* que : « Tous les hommes naissent libres et égaux en droit », mais alors tous !

Je suis sûre de mon triomphe, car Céline reste silencieuse, mais les autres n'ont pas écouté. Ils ne m'écoutent plus depuis que je leur ai dit qu'il n'y aurait pas de leçon à apprendre. Laëtitia a essayé pendant un moment, elle récitait par coeur ce qu'il y avait d'écrit dans son classeur. C'est elle aussi qui insistait pour garder les intercalaires « grammaire », « orthographe », « vocabulaire », « lecture », « rédaction ». Avec moi, elle ne reconnaît rien, elle n'a plus de repères. Alors elle n'a plus envie d'écouter mes questions.

Il n'y a pas de réponse, personne ne veut répondre à cet appel de l'universel. Le droit à la liberté doit s'exercer aussi dans l'institution, c'est-à-dire à l'école, et non pas seulement dans la société. Mais la liberté que je propose à mes élèves a un masque hideux : elle est impossible et en même temps séparée du désespoir. Elle reste donc un rêve merveilleux. Avec ce silence, chacun campe sur ses positions en pensant que l'autre est un imposteur : je ne suis pas un vrai professeur de français, car je ne donne pas d'exercices de grammaire. Et mes élèves sont de faux étudiants car ils ne veulent pas réfléchir. Mais comment laisser réfléchir des adolescents quand on leur demande toujours de se taire ?

Je reste sur ce silence que j'aurai réclamé tout au long de l'année.

Voilà ! Le cas de Mickaël et de Céline n'est pas isolé. Cela fait des mois que je n'entends plus mes élèves, on ne se parle plus, et ça ne me dit plus rien de les voir... Céline a bien compris que la liberté ou la parole c'est la même chose en cours. Quand le professeur parle, la parole s'arrête. Il devient impossible de parler. Et pour moi, il est impossible d'être entendue. En me citant un de ces aphorismes appris dans une autre discipline, elle me rappelle en outre que je ne suis pas la seule à leur adresser la parole, qu'ils entendent toute la journée des discours qui peuvent être parfois si contradictoires, que la dialectique vole en éclat, et le stade piagetien avec elle.

D'où vient cette discordance ? Quelles solutions les élèves ont-ils pour faire face à cet abîme dans lequel nous les jetons sans le Savoir (sans que nous le sachions, sans qu'ils aient le savoir de dire : « Non ! Stop ! Arrêtez ! »). La violence qui devient le mot à la mode quand on parle d'éducation, n'est-elle pas le produit qui agit quand il y a absence de parole ?

Bien sûr ce n'est pas un métier. Le savoir du pédagogue reste dans l'ombre, car il ne ressort pas complètement de l'expérience. Des élèves différents, des situations nouvelles, il y a toujours quelque chose d'impensable dans la relation pédagogique : dès que nous entrons dans une salle de classe nous sommes comme ces vagues qui s'élancent et « franchissent un rocher trop élevé pour leur retour ». On ne recommencera pas l'année, on dira : « c'était une mauvaise année ». Un professeur ne se répète pas. Le pédagogue ne joue pas avec les cordes d'un arc, mais avec celles qui font résonner la caisse du violon. Si certains professeurs heureux savent parfaitement jouer avec les cordes il faut toutefois reconnaître que la transmission de ce fond sonore inaccessible à la conscience reste problématique. L'IUFM, comme Institut de Formation des Maîtres est, me semble-t-il, un des éléments de cette problématique.

Je suis « néo-titulaire », dans un état post-iufm, pré-disjonctif.

Là, les mots vont manquer. Je ne sais pas quoi dire. Je suis sans voix depuis l'année dernière. C'est dans le fragment, et un bruissement tardif que j'évoquerai le vouvoiement qu'il m'a fallu prendre quand je m'adressais à mon maître de stage ainsi qu'à la formatrice de l'IUFM. J'ai dû prendre la posture de l'élève, et on me demandait d'être prof, d'être adulte. Ordre contradictoire qui est le principe du

totalitarisme. Il n'est pas facile, ni plaisant de devenir critique. La parole critique est, selon Maurice Blanchot, « une parole jugeante », forte mais équivoque, qui place donc paradoxalement le sujet dans la situation fâcheuse du pourparler.

Or, pour parler il faut un interlocuteur, et je ne sais pas qui est l'interlocuteur de l'IUFM. J'ai rencontré plusieurs de ces candidats à la médiation qui distribuaient des questionnaires en fin de séance dans lesquels ils nous demandaient notre avis. Ils prenaient soin de « poser des questions ouvertes », profitant ainsi de l'occasion pour nous montrer comment poser des questions à nos élèves. Il fallait oser dire comment c'était. Cette audace nous était accordée à condition évidemment d'apporter des remarques constructives.

Hélas ! la critique n'est plus une méthode qui s'apprend. Ce n'est pas un discours intellectuel, rationnel, objectif, mais une vision qui s'éprouve à l'intérieur de l'objet regardé. Par conséquent critiquer l'IUFM, c'était parler des murs, ou foncer dans les murs.

J'ai rencontré un mur sur lequel je me suis arraché les ongles pendant un an. C'était un mur qui parlait. Il disait : « Je suis le garant de l'institution ». Les principes formateurs de mon maître de stage ont été tellement solides, qu'on ne passe pas au travers.

Je suis restée dehors. Je ne suis pas entrée dans le moule. Maintenant, je sais où je suis mais j'ignore toujours qui je suis et ce que je fais...

Entre nous : J'ai pensé d'abord jeter ce premier texte sur mon maître de stage, comme on jette la pierre... Et puis je l'ai enterré dans mon jardin. J'ai attendu... Ce texte est un peu jeté. Il est incomplet et inachevé. Il parle de blessures mais ne veut pas blesser.